

Fabrizio Graceffa

New York stories

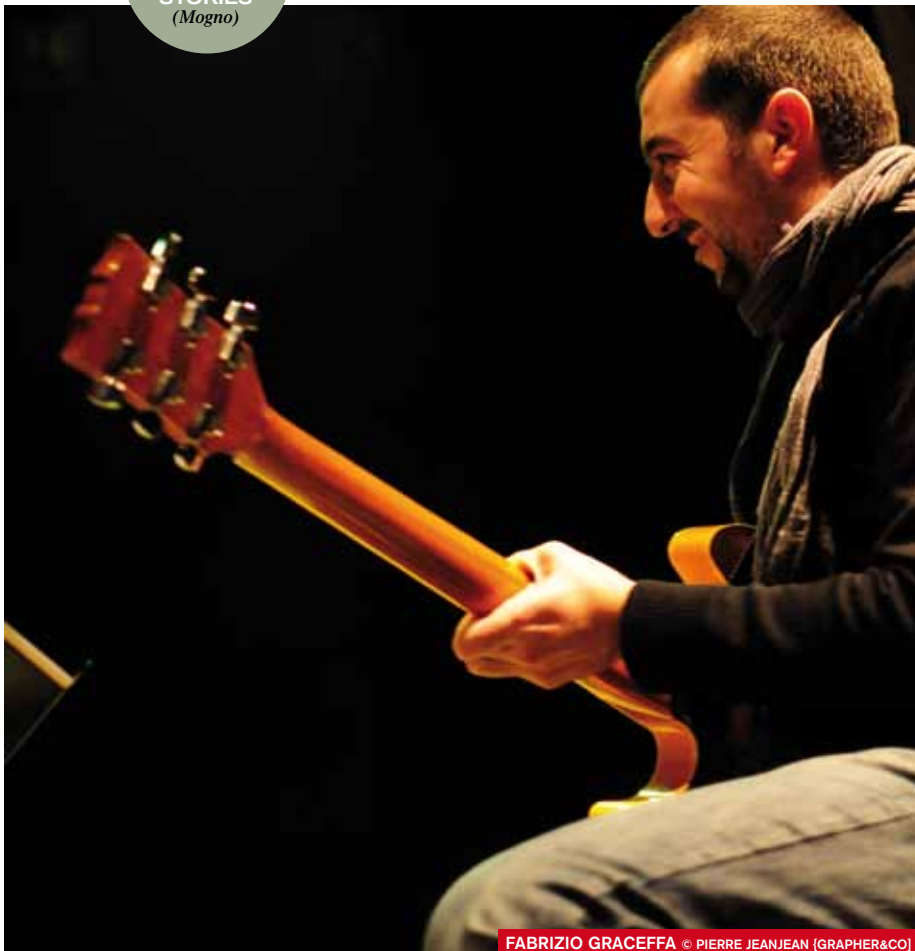
Six ans après sa formation lors du *Jazz Marathon*, le Fabrizio Graceffa Quartet sort *Stories* chez Mogno. Un premier album de jazz contemporain inspiré par le son de la nouvelle scène underground new yorkaise, et des compositions teintées d'ambiances électros que le guitariste distille sur scène avec son laptop. | Benjamin Brookel

Vous venez du rock, d'où est venue cette révélation tardive pour le jazz ?

FABRIZIO GRACEFFA: Je devais avoir 18 ans. Un peu par hasard, je me suis inscrit au stage d'été organisé par Les Lundis d'Hortense. Un soir, il y a eu une jam avec notamment Erwin Vann, Stéphane Galland et Michel Hatzigeorgiou. À l'époque, je ne connaissais personne et j'observais de loin avec ma guitare de métaloux. C'était la grande époque de Greetings from Mercury, groupe porté par Jeroen Van Herzele dans lequel il mêlait jazz, improvisation et influences indiennes, avec un vrai côté rock dans l'énergie. Cette expérience a bouleversé mon univers. Après une candidature en communication, j'ai décidé de vraiment me consacrer à mon instrument et je suis rentré au Conservatoire de la ville de Luxembourg dans la classe de Jacques Piroton.

CD

FABRIZIO GRACEFFA
 QUARTET
 STORIES
 (Mogno)



FABRIZIO GRACEFFA © PIERRE JEANJEAN (GRAPHER&CO)

Né en 2004 dans le sillage du *Jazz Marathon*, le quartet sort aujourd'hui son premier album chez Mogno, que s'est-il passé pendant ces six années ?

Le quartet a mis longtemps à mûrir. Et ce n'est que récemment, lors d'un concert au Jacques Pelzer Jazz Club, que j'ai senti que c'était le bon moment. Je me suis donc mis à la recherche d'un label et j'ai contacté Henri Greindl pour lui faire écouter trois titres. Ça a marché. J'aime beaucoup le catalogue de Mogno. Il propose un jazz très ouvert, un peu dans la lignée du mythique label ECM.

Vous aimez vous référer à la scène jazz new yorkaise actuelle, qu'est-ce qui vous attire dans cette mouvance ?

À New York, il y a aujourd'hui toute une scène underground avec des musiciens qui m'inspirent beaucoup comme Brad Meldhau, Jim Black, Kurt Rosenwinkel ou Steve Cardenas. Ils ont pour point commun d'oser revisiter des standards de façon non conventionnelle. Tout en ayant un solide bagage de jazz classique, ils l'étoffent avec des éléments modernes. Kurt Rosenwinkel, par exemple n'hésite pas à mettre de la disto sur sa guitare, Jim Black propose des rythmes totalement atypiques à la batterie et Brad Mehldau n'a pas peur de reprendre au piano *Paranoid Android* de Radiohead. C'est une voie que j'ai envie d'explorer dans les années qui viennent.

« Je crois que si on veut continuer à cultiver le jazz, il faut continuer à explorer. Miles avait compris cela. »

Pour vous, le jazz n'est pas assez ouvert aux autres musiques ?

Il a plein d'écoles. Certains aiment un jazz oldschool et le font très bien. Dans mon travail de composition, j'ai envie d'aller de l'avant et de mélanger les styles, sans pour autant tomber dans un free jazz débridé qui peut vite devenir chaotique. Je crois que si on veut continuer à cultiver le jazz, il faut continuer à explorer. Miles avait compris cela. Il suffit d'écouter *In a silent way*, cet album incroyable qui introduit véritablement le jazz fusion et qu'il a pourtant sorti peu de temps après le mythique *Kind of Blue*.

Dans votre musique, quel est le plus que vous apporte l'électronique ?

Le quartet fonctionne très bien acoustiquement. Mais sur scène, lorsque le lieu le permet, j'aime balancer des sons avec mon laptop. Cela vient casser les conventions et le schéma traditionnel « thème-solo-thème ». J'utilise l'électro comme un liant plutôt que comme un instrument lead. Cela apporte des couleurs aux morceaux. Mais ce n'est pas systématique. Par exemple pour le morceau *Stories*, qui a donné son titre à l'album, j'avais eu envie de revenir à quelque chose de purement acoustique. C'est d'ailleurs le seul morceau que j'ai enregistré tout seul. Il constitue un peu le générique de l'album.

<http://fabrizioGraceffa.com>